La Perte du Gérul

ou Rivière Souterraine de Lordat (Ariège)

Sur un contrefort méridional de la Montagne du Tabe, dans une situation absolument symétrique à celle de Montségur et sur une pyramide calcaire de même nature, s'élèvent les ruines pittoresques du Château de Lordat, en Ariège.

Ces ruines dominent un riant vallon au fond duquel coule un petit torrent aux rives escarpées : le Gérul.

De la rive droite jaillit une belle cascade sortant du flanc de la montagne et s'écoulant de rocher en rocher jusqu'au lit du Gérul, à sec à cet endroit.

En gravissant la pente à une trentaine de mètres au-dessus du niveau du ruisseau, nous retrouvons, à gauche de la cascade, l'entrée d'une grotte explorée pour la première fois par le Spéléo-Club de l'Aude, le 30 septembre 1934. Cette entrée donne accès à une galerie large de 1 m. 50, haute de 2 mètres environ, qui s'enfonce en direction est-nord-est. En la parcourant pendant une vingtaine de mètres, nous arrivons sur un à-pic surplombant un ruisseau, qui occupe toute la largeur de la galerie. A ce point précis, ce ruisseau, dont l'étiage varie de 0 m. 50 à 1 m. 50 selon la saison, disparaît dans la montagne et sa résurgence constitue la cascade que nous venons de signaler. La perspective de nous plonger dans une eau dont la température n'est que de 7°, ne nous sourit guère. Nous préférons franchir ce passage « *en opposition* » pendant 5 à 6 mètres.

L'eau est alors beaucoup moins profonde, la galerie plus large. Le plafond s'abaisse brusquement; un premier siphon facilement franchi, donne accès à un chaos composé d'énormes blocs de marbre blanc veiné de brun, au milieu desquels la rivière disparaît. La galerie s'élargit, la voûte s'élève et atteint une hauteur variant entre 4 et 5 mètres. Nous cheminons ainsi à pied sec, à travers les rochers pendant une quarantaine de mètres. Puis brusquement la galerie s'étrangle; un goulet d'où

jaillit avec force une splendide cascade nous arrête. Nous devons faire un détour par une galerie supérieure pour rattraper ensuite le cours d'eau.

Jusqu'ici nos âmes de spéléologues sont un peu déçues, malgré l'agrément de cette rivière, de n'avoir encore rencontré aucune de ces merveilleuses concrétions qui sont si souvent les seules récompenses de nos efforts.

En file indienne nous gravissons maintenant un étroit et court boyau et voici que tout à coup, dans les rayons lumineux de nos photophores apparaissent une fois encore des décors merveilleux dignes des « *Mille et une Nuits* ».

Nous venons de déboucher dans une immense « *Salle de Cristal* » : des milliers de graciles et longues stalactites pendent de la voûte, séparées par des écharpes translucides de la plus parfaite pureté. Elles sont d'une fragilité extrême, comme en témoignent les débris qui jonchent le sol.

Cette salle surplombe de plusieurs mètres le ruisseau qui s'écoule là en une bruyante cascade bien vivante, alors que sur les parois scintillent des cascades calcifiées : contraste surprenant et du plus curieux effet.

Nous regagnons ensuite une galerie beaucoup plus large occupée en partie par le cours d'eau, ce qui nous permet de continuer notre exploration à pied sec, sur une berge de sable fin, pendant quelques centaines de mètres.

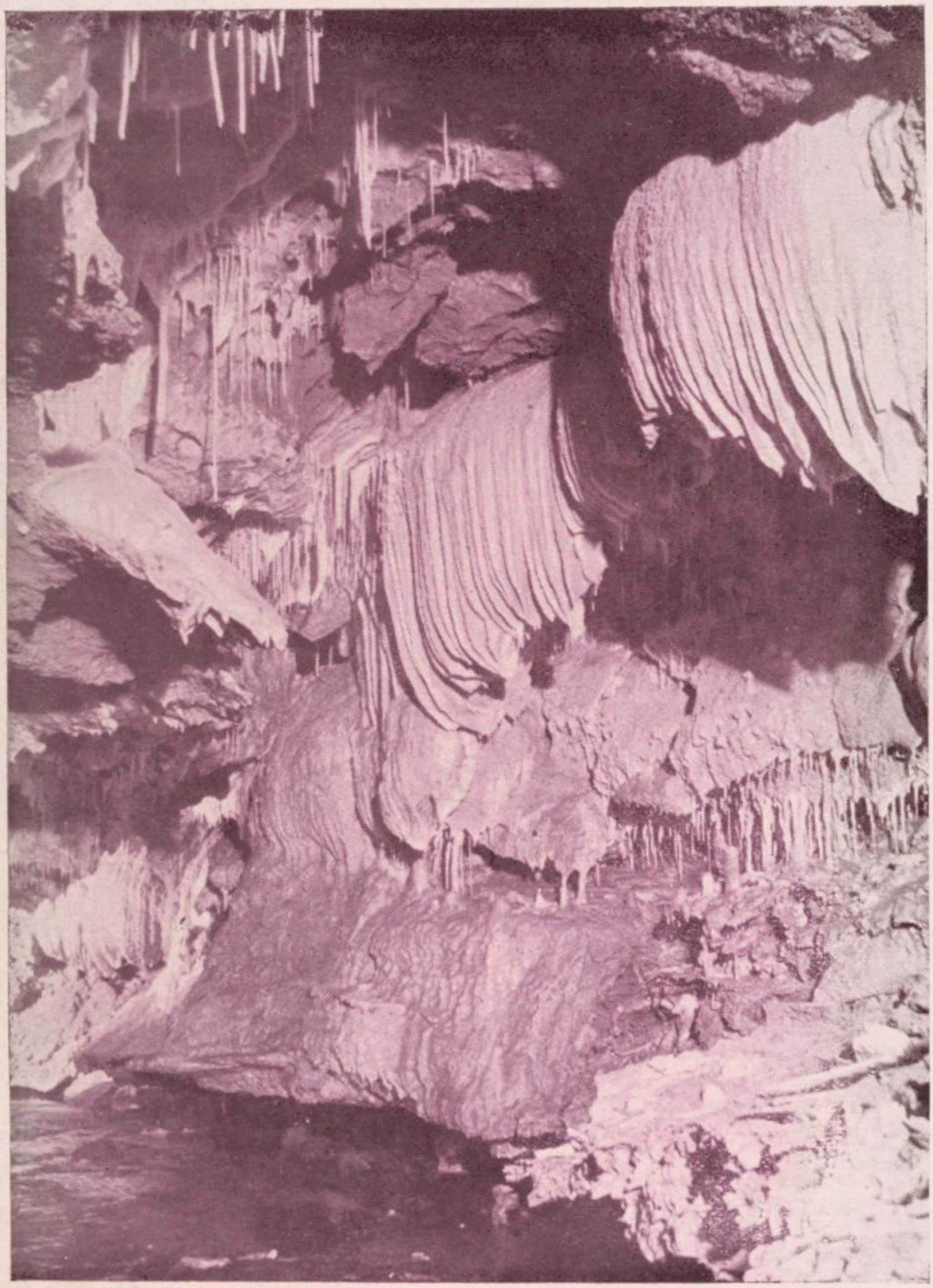
Nous admirons au passage deux autres cascades stalagmitiques de sept à huit mètres de hauteur; de splendides « *tuyaux d'orgues* », de nombreuses draperies et des multitudes de stalactites pour la plupart « *excentriques* ».

Après ces deux cascades pétrifiées, la galerie se coude brusquement à angle droit, le plafond s'abaisse : c'est un troisième siphon que nous devons franchir cette fois en rampant et en côtoyant la nappe d'eau. Nous avons de la chance que l'étiage soit bas, car en période de crue nous aurions dû passer à plat ventre dans cette eau !...

Quelques mètres de plus en pataugeant, et nous voici définitivement arrêtés par un siphon imperméable, par une voûte plongeante que nous ne pouvons franchir malgré tous nos efforts de désobstruction. Des explosifs seraient nécessaires !

Nous avons ainsi cheminé à l'intérieur de la montagne pendant plus d'un demi-kilomètre en remontant les nombreux méandres de cette rivière souterraine qui coule en direction générale Est-Ouest.

Au retour, de nouvelles surprises nous attendaient : nous apercevions tout à coup dans le faisceau lumineux de nos lam-



PERTE DU GÉRUL *Cliché et photo Cannac*

pes un poisson filer comme une flèche, en remontant le courant. Un de nos camarades a vite fait de le coincer sous un caillou et ramène à notre ébahissement une truite de quinze centimètres de long.

Quelques mètres plus en aval, je pêche à mon tour une sangsue et cueille au passage un triton qui se prélassait sur la berge. C'est la première fois qu'il nous est donné de pêcher dans les diverses rivières souterraines que nous avons explorées depuis de nombreuses années.

Ceci éveille aussitôt notre curiosité : nous pensons que ces divers animaux, qui ne sont nullement dépigmentés, n'ont pu naître sur place et que nous venons d'explorer une « perte » du ruisseau voisin : le Gérul, dont ils doivent provenir. C'est ce que nous avons pu d'ailleurs vérifier à notre sortie de la grotte.

Le Gérul prend naissance vers 2.125 mètres d'altitude, dans le Massif du Saint-Barthélemy; il franchit la route qui relie les villages d'Axiat et de Lordat; s'engage dans le vallon pour disparaître à quelques centaines de mètres en aval du Moulin d'Alzieu. Les eaux s'enfoncent brusquement dans le sol. Le lit aérien, chaotique, très encaissé, est à sec jusqu'au niveau de la cascade que nous signalons au début de notre récit, c'est-à-dire sur un parcours de 500 à 600 mètres.

A la fonte des neiges, des flots tumultueux ont roulé durant les temps les plus reculés d'énormes blocs granitiques descendant du Tabe.

De nos jours encore, au printemps, le Gérul gronde à la fois dans le vallon au milieu des rochers et sous terre où la Nature Enchanteresse s'est plu à transformer sont lit hypogée en un véritable « *Palais de Cristal* ».

Docteur M. Cannac,
Président du Spéléo-Club de l'Aude,
Vice-Président
de la Société Préhistorique de l'Ariège.